

## Séminaire

### VIE DES AFFAIRES

(Séance du vendredi 4 mai 1990 - 14<sup>ème</sup> séance)

\*

\* \*

#### "L'ECONOMIE SANS BIENS"

**Etaient présents :** M. BERRY (CRG), J. DRIENCOURT (Studios de Boulogne), H. DUMEZ (CRG), D. FIXARI (CGS), J. GIRIN (CRG), C. HENRY (Ministère de la Recherche), C. HOCQUARD (Générale des Eaux), A. JEUNEMAITRE (CRG), G.Y. KERVERN (UAP), J. KIMBERLEY (CRG-Wharton School), R. LAUFER (HEC), C. MAMET (Immobilière Phénix), J.M. OURY (Générale des Eaux), J.G. PADIOLEAU (Sup de Co Paris), M.F. RAVEYRE (GLYSI-Lyon), J. RIBOUREL (Immobilière Phénix), C. RIVELINE (Ecole des Mines de Paris), J.P. VAUX (ESC-Lyon), T. WEIL (Thomson).

(Le compte-rendu a été rédigé par D. FIXARI).

J.M. Oury, vivement séduit au début de ses études d'économie par la rigueur des constructions théoriques, a été ensuite confronté aux critiques formulées à leur égard au sein de l'Ecole des Mines (C.G.S.) ainsi qu'à des réalités de la vie des affaires dont ces théories rendaient très mal compte. Mais sa démarche a été de ne pas renier pour autant l'intérêt pratique que pourraient présenter de bonnes théories : c'est pourquoi, il poursuit depuis, parallèlement à sa vie de praticien, un travail de recherche qui a déjà donné lieu à plusieurs publications<sup>1</sup>.

Il a pensé que le séminaire Vie des Affaires était l'enceinte idéale pour livrer pour la première fois au feu de la critique ses toutes dernières réflexions, visant à construire une nouvelle théorie libérée des fondements issus du modèle, issus de l'image de la terre et du blé, du capital, du travail et des biens. Le titre paradoxal choisi pour cette présentation, "l'Economie sans Biens", symbolise cette approche.

#### **Théoriciens, un nouvel effort !**

En faisant avant tout porter l'accent sur l'effort théorique, il a conscience d'aller à contre-courant. La mode est à la critique des économistes, qui se sont, dans la dernière décennie, déconsidérés par les échecs répétés de leurs prévisions en matière d'inflation, de chômage et d'exportations. Les leviers d'action de nature monétaire qu'ils recommandent (manipulation des taux d'intérêts et des taux de change) ont produit des effets contre-intuitifs qu'ils n'ont su expliquer. Parallèlement le discrédit dans lequel a sombré le marxisme a fait disparaître la dernière alternative théorique à l'économie classique.

Dans cette situation, beaucoup pensent que l'on ne peut aborder l'économie que par des commentaires désabusés du type de ceux de P. DRUCKER dans son dernier livre sur "Les nouvelles réalités", et que la décision, en matière économique, ne peut être qu'un "art" non formalisé qui s'apprend sur le tas. J.M. OURY, au contraire, fait le pari que face à ces réalités de plus en plus complexes un cadre théorique solide est plus que jamais nécessaire à l'action.

---

<sup>1</sup> cf. Bibliographie in fine.

Ce cadre théorique devra intégrer des aspects jusqu'ici laissés dans l'ombre, mais essentiels dans sa propre pratique. L'hypothèse de J.M. OURY est que ce sont les fondements mêmes de l'économie des biens qui empêchent de rendre compte de ces phénomènes qui touchent essentiellement les rapports entre les hommes. S'en affranchir doit permettre à la théorie de retrouver sa place.

### **D'abord de l'abstrait simpliste**

Après cette introduction, en forme d'acte de foi, J.M. OURY annonce le plan de son exposé. Ce plan débute par des considérations très abstraites, ne portant que sur un domaine très particulier, celui des produits financiers purs, qui fournissent un premier exemple -rudimentaire mais illustratif - d'économie sans biens. Les liens avec les autres composantes de la vie économique n'apparaîtront qu'ensuite. Mais cet ordre qui ne correspond pas au cheminement naturel des réflexions est le plus pédagogique car il permet de suivre les étapes d'un raisonnement qui va être bâti sur deux principes fondateurs : le principe de "relativité" et le principe de "réalité".

## **I - LE PREMIER ET LE SECOND PRINCIPE DE L'ECONOMIE SANS BIENS**

J.M. OURY va dans un premier temps s'attacher à présenter ces deux principes. Pour cela, une sorte de modèle réduit limitée à la finance constituera un guide utile.

### **Sphère financière sans sphère réelle ?**

Un point de départ de la réflexion peut être la constatation de l'explosion récente des transactions financières, qui représentent à présent quarante fois en volume les transactions impliquant directement des biens ou des services non financiers. Ce monde financier hypertrophié est soumis à des tempêtes qui devraient emporter comme des fétus de paille les transactions sur les biens et les services. Or le krach de 1987 n'a pas même affecté le rythme des investissements matériels dans les pays industrialisés, rythme qui selon toutes les théories aurait dû être en tout premier lieu touché. D'où l'intuition qui est à la base de la théorie de l'économie sans biens : on ne peut pas analyser de manière féconde le monde de la finance en se fondant sur l'économie traditionnelle des biens<sup>1</sup>.

Une fois les concepts de l'économie sans biens construits sur l'exemple, qui s'y prête bien, de la finance, l'idée sera de voir si l'on peut ensuite les généraliser à l'ensemble de l'économie.

### **L'Economie de la Finance**

Le premier concept de l'économie de la finance est celui de "Produit Financier Pur". Le seul présumé nécessaire est celui de l'existence d'une monnaie valable en un lieu, à une date et pour un agent donnés (les économies de troc sont de toute façon sans intérêt réel, même historique). La monnaie est vue ici comme ce qui permet, dans un cadre juridique national donné, d'éteindre n'importe quelle dette. Cette définition est purement locale et relative, choix qui peut être justifié par la remarque que les pays aux monnaies non convertibles suivent en général un développement économique qui leur est propre (voir les pays de l'Est avant la Péroïstroïka).

---

1 On peut aussi remettre en cause les deux autres piliers de la micro-économie, les fonctions de préférence des consommateurs et les fonctions de production. J.M. OURY a été encouragé en cela par la lecture de travaux récents, tels ceux de MARCH et LEIBENSTEIN. Pour MARCH, dans un article de 1978, les préférences d'un individu ne sont pas une donnée pré-déterminée : chacun peut jouer avec et s'auto-manipuler. Pour LEIBENSTEIN les fonctions de production des biens ne sont pas non plus une donnée car les facteurs comportementaux de l'efficacité (X. EFFICIENCY) sont déterminants (cf. Bibliographie).

Le produit financier pur défini par J.M. OURY est une "représentation" que se fait un agent donné de flux monétaires futurs. En tant que représentation donc en tant que notion éminemment relative, un produit financier pur se distingue donc du titre (obligation, action etc) qui le matérialise et qui parce qu'il est matériel crée l'illusion qu'un produit financier peut être considéré comme un objet. En fait, un même titre peut correspondre à des représentations différentes selon les individus, et il n'existe pas de référentiel absolu permettant de dire que certaines représentations sont meilleures que d'autres.

### Relativiste et quantique

Le produit financier pur est ainsi une notion relativiste. Il ne s'agit pas ici d'une relativité qu'EINSTEIN qualifiait de banale, venant simplement de la position variable de l'observateur par rapport à un objet lui-même intangible et bien défini : cette relativité banale qui exprime simplement un changement de référentiel dans un univers existant dans l'absolu est, en effet, assez bien représentée par les préférences - variables selon les agents - constatées par les économistes dans l'univers des biens. Dans notre cas au contraire, de même que dans la relativité d'Einstein un objet ne possède pas de masse indépendante de l'observation, de même le produit financier pur, lui, n'a pas d'existence propre en dehors des diverses subjectivités qui cherchent à l'appréhender.

Par ailleurs, quand on cherche à attacher une valeur monétaire à un produit financier pur, le seul moyen d'avoir une certitude est de vendre le titre correspondant modifiant ainsi radicalement le flux monétaire prévisionnel attaché à ce titre. Comme en mécanique quantique, les caractéristiques de l'objet sont ainsi modifiées par le seul fait qu'on cherche à les mesurer. Le produit financier pur n'a pas en lui-même la stabilité des objets que représentent habituellement les théories économiques ou la physique.

On est donc dans le domaine du relatif et de l'instable que C. RIVELINE, dans un article de 1985<sup>1</sup>, appelait le fugitif et le subjectif ce qu'il qualifiait de "mou".

Soulignons ici que le fugitif s'entend ici non pas simplement au sens d'un objet qui aurait une durée de vie courte, mais d'un objet aux caractéristiques insaisissables du fait de l'interaction avec l'observateur. Il ne s'agit donc pas de l'éclair très bref mais que l'on peut photographier, mais des particules de la mécanique quantique.

### Des rendez-vous avec le réel

J.M. OURY reconnaît que les considérations précédentes donnent plutôt l'impression que toute théorie est impossible.

Comment se sortir de la complexité d'une myriade de représentations subjectives et fugitives ? Il propose pour cela de considérer que les agents utilisent en pratique deux principes fondamentaux et deux seulement : **le principe de relativité** et **le principe de réalité**.

**Le principe de la relativité** permet aux agents d'établir un certain ordre dans leurs propres représentations. Il est clair, en effet, que l'on ne peut supposer que les agents sont toujours capables de dire si deux produits financiers purs sont équivalents ou non ou si l'un est préférable à l'autre. Le principe de relativité absolue permet une classification beaucoup plus faible que celle qui résulterait d'un tel postulat, mais il est d'application pratique. Il postule seulement qu'un agent est capable de remarquer qu'un paramètre donné doit prendre la même valeur à une date donnée dans deux produits financiers purs, c'est-à-dire dans deux représentations distinctes. Cette coïncidence supposée intervenir à un moment donné, se

---

<sup>1</sup> Voir bibliographie

vérifiera ou non dans le futur, mais l'agent la prend pour vraie dans ses représentations. Au moment de cette coïncidence, il peut observer les écarts entre les autres paramètres.

**Le principe de réalité** se place lui à l'instant présent, au moment où une coïncidence, cette fois non plus entre deux représentations, mais entre une représentation et la nature, se réalise ou non : en physique, c'est la réalisation de l'expérience qui met en évidence ou non la coïncidence. Ici, c'est l'interaction avec un autre agent par la réception ou le versement effectif d'une certaine quantité de monnaie à une date convenue qui va soumettre les représentations à l'épreuve de vérité. Si le paiement ne peut avoir lieu la représentation s'effondre, la confiance disparaît et, par exemple, le prêteur peut réclamer la totalité de la somme avancée. Un bon exemple d'univers sans principe de réalité est fourni par le jeu du Monopoly qui ne connaît jamais de fin, si au lieu de respecter la règle, on permet aux joueurs de s'endetter indéfiniment : chacun peut en théorie espérer une série de coups de chance qui lui permettra d'améliorer sa situation.

### **Un équivalent financier de la lumière**

Le principe de réalité s'appuie sur l'existence d'au moins un objet supposé stable et mesurable, la monnaie. L'expérience montre d'ailleurs que même en cas d'inflation explosive, les agents continuent à se servir de la monnaie - en la fuyant - et ce n'est que lorsque des devises étrangères plus stables commencent à être disponibles qu'ils intègrent celle-ci dans leurs calculs tout en continuant à utiliser le plus possible la monnaie locale comme moyen de paiement ("la mauvaise monnaie chasse la bonne").

On peut se demander s'il existe d'autres produits financiers purs analogues à la monnaie, à la fois objectifs et stables. Ces produits existent, ce sont par exemple les comptes courants rémunérés, totalement liquides et de taux d'intérêt connu à tout moment.

Ces produits financiers purs particuliers, en un sens de caractère absolu, vont jouer un rôle équivalent à celui de la lumière en physique : c'est avec eux que les agents vont chercher à appliquer le principe de relativité absolue en organisant des coïncidences entre une représentation quelconque d'échéances monétaires et des sommes données placées en compte courant aux mêmes instants. C'est sur cette base implicite que reposent tous les calculs actuariels.

### **Un monde de représentations et de volontés**

Les volontés introduites dans le monde des représentations (cf la distinction de SCHOPENHAUER), ce sont les dates des rendez-vous que se sont fixées les agents, les échéances de paiement effectif en monnaie qui doivent absolument être tenues. Les agents se sont construits des "sédentarités"<sup>1</sup> sur des paramètres de liquidité qui sont des contraintes incontournables.

Ces contraintes empêchent une fuite indéfinie dans des produits financiers purs, toujours supposés plus intéressants que les comptes-courants, et obligent à réaliser concrètement les "plus-values locales" (1) attendues par rapport à cette référence de base.

Le fait que les échéances auxquelles chaque agent est confronté sont différentes peut expliquer à lui seul les échanges sur le marché des produits financiers purs, sans faire référence à des préférences pré-existantes comme en micro-économie classique<sup>2</sup>. Les

---

<sup>1</sup> Les différents concepts de la Théorie Economique de la vigilance de J.M. OURY se retrouvent ainsi à partir des deux principes de relativité et de réalité.

<sup>2</sup> cf note p. 2.

sédentarités ne pré-existent pas, elles se construisent. Les plus-values locales ne correspondent pas à des goûts particuliers, elles se calculent.

La vigilance consiste en l'élaboration de représentations et en la vérification de leur bien fondé. La confiance permet d'économiser des efforts de vigilance en permettant aux agents de considérer que leurs représentations ont un minimum de stabilité.

Un cadre théorique simple abstrait étant à présent disponible, J.M. OURY va d'abord le faire fonctionner sur quelques illustrations concrètes, avant d'essayer de le généraliser, en dehors de la finance.

## II - QUATRE DEFENSES ET ILLUSTRATIONS

J.M. OURY a choisi de montrer que sa théorie, fondée sur les "représentations" permet d'éclairer d'un jour nouveau un certain nombre de faits paradoxaux de la vie économique.

### Qu'allaient-ils faire en bourse ?

Le premier est celui des entreprises qui rêvent d'être introduites en Bourse. Qu'est-ce qui les y pousse malgré les multiples contraintes associées : publication des comptes, surveillance de la COB, problèmes d'initiés, etc ?

La réponse originale apportée par la pratique est que la cotation en Bourse en créant un marché et une négociabilité aux actions de la société en établit ou en augmente la valeur. La cotation permet en effet aux actions de se rapprocher dans les raisonnements des acteurs de l'univers, "dur", de la monnaie. Plus n'est besoin pour un titre coté de raisonner sur l'ensemble des dividendes futurs, on sait surtout que l'on peut du jour au lendemain le revendre matérialisant une plus ou moins value. Ceci favorise une certaine stabilité à long terme, même s'il peut parfois se produire des "krachs", où, dans l'attente d'une "reprise", seuls perdent vraiment ceux qui ont besoin d'être "liquides" au même moment.

### Un temps relatif et symétrique

Le Prix Nobel d'Economie, M. ALLAIS<sup>1</sup>, a montré que toutes les inflations historiquement connues pouvaient être modélisées de la même façon à un ou deux paramètres près, avec un coefficient de corrélation "inouï dans l'histoire des sciences sociales". Ce modèle introduit essentiellement deux données nouvelles : un temps relatif fonction du taux d'intérêt et un "coefficient d'oubli", qui représente pour les événements passés ce que représente le taux d'actualisation pour les événements futurs. Ce coefficient d'oubli est évalué statistiquement par M. ALLAIS et prend justement la même valeur numérique que le taux d'intérêt. Le modèle de M. ALLAIS a suscité de nombreuses controverses, car bien que sa pertinence pratique soit incontestable, il ne se relie à aucune théorie connue. Or le fait de postuler que les agents raisonnent selon le principe de relativité absolue induit tout naturellement la relativité du temps économique et son lien avec le taux d'intérêt.

L'existence d'un coefficient d'oubli et son identité avec le taux d'intérêt résulte d'autres considérations qu'on ne peut développer ici.

### Les fonds propres, un mal nécessaire

Un paradoxe a toujours frappé J.M. OURY. Les fonds propres d'une entreprise doivent toujours être placés avec des perspectives de rémunérations supérieures à un simple

---

<sup>1</sup> Cf Bibliographie

placement financier par exemple en Bons du Trésor (sinon pourquoi prendre des risques ?) Pourtant les sociétés en recherchent régulièrement. En quoi ces fonds propres leur sont-ils nécessaires ?

En fait le vrai problème est celui de la plus ou moins grande difficulté anticipée à faire face aux engagements en liquidités. Les fonds propres ont la particularité de n'être soumis à aucun engagement précis et sont ainsi à réserver comme adjuvant aux risques de liquidités.

Appliquée aux Pays en Voie de Développement, cette analyse conduirait à les doter de "fonds propres" plutôt que de leur faire, comme actuellement, des prêts dont les échéances, de toute évidence, n'ont aucune chance d'être honorées et qui conduit à leur rééchelonnement régulier, procédure à hauts risques pour ces pays et notre système financier.

### **La comptabilité, une convention indispensable**

Il est peu pertinent de critiquer, comme on le fait souvent, la comptabilité sur la base de son caractère conventionnel. Cette convention permet aux acteurs d'élaborer des représentations du futur et du présent confrontables sur une base commune. En cela, elle est indispensable.

Tant que ces représentations sont suffisamment compatibles entre elles et que chacun peut se représenter un scénario heureux et crédible à partir des comptes, il n'y a pas crise de confiance vis-à-vis de l'entreprise et celle-ci peut continuer à interagir avec les autres agents. L'importance juridique des procédures de vérifications des comptes et la célèbre règle de prudence résultent de cette nécessité.

## **III- RETOUR AUX BIENS MATERIELS**

J.M. OURY a commencé à élargir l'analyse en dehors du monde de la finance, en effectuant en particulier une relecture, avec ses deux principes, des analyses de divers chercheurs.

### **Les biens comme représentations**

La théorie micro-économique des marchés a été étendue notamment par M. DEBREU à des "biens futurs" c'est-à-dire à des promesses de livraison à des dates futures, d'un bien physique donné. Dans ce cadre, un kilogramme de pommes dans six mois est un bien différent d'un kilogramme de pommes aujourd'hui. La prise en compte du temps est ainsi obtenue par l'extension à l'infini du nombre des biens.

On pourrait aborder l'univers des biens et services matériels par la démarche inverse en considérant que tous sont d'abord des représentations, disponibles à un instant plus ou moins éloigné (et éventuellement présent). Les marchés porteraient alors entièrement sur des représentations du futur, comme celui des produits financiers purs, et s'opposeraient aux marchés du comptant, centrés sur le présent.

Les deux principes de relativité absolue et de réalité seraient alors les seuls susceptibles de s'appliquer aux biens vus comme des représentations et l'analyse de la production et de la consommation serait à reprendre à partir d'eux et non à partir des préférences ou des fonctions admises par les économistes.

Le champ de l'économie se définirait alors non plus comme ce qui touche les relations des hommes à un ensemble de biens et services prédéterminés, mais comme ce qui touche à tout ce qui s'échange contre de la monnaie. On peut noter, à l'appui de cette thèse, le fait que ce qui se passe dans un univers où la monnaie n'est pas échangeable avec la nôtre est sans signification pour nous sur le plan économique. La "double nature" de la monnaie, si souvent soulignée par les économistes, bien parmi les autres biens mais aussi référence,

s'expliquerait alors parfaitement. Au plan épistémologique, elle s'inscrirait ainsi dans une analogie avec la lumière dont la double nature, à la fois particule et onde, suscite dans un cadre classique bien des interrogations. Le "bien économique" serait ainsi simplement ce qui s'échange contre de la monnaie (et non un mélange mal défini de ce qui est utile et rare, selon le point de vue des anciens économistes) comme "l'objet" de la physique se définit comme ce qui agit directement ou indirectement avec la lumière.

### **Les coûts existent, on les rencontre**

C. RIVELINE a combattu l'illusion que les biens avaient un coût objectif, indépendant du point de vue de l'observateur. Mais tous les praticiens savent que l'on ne saurait se passer de calculer des coûts.

L'explication qu'en propose J.M. OURY est que le coût ne doit pas être interprété comme un chiffre objectif mais, là encore comme une représentation, soumise à certaines normes, qui permet aux agents d'organiser la décentralisation des décisions et de façonner le réel.

### **La représentation du bien est construite**

La publicité aussi à sa manière façonne le réel en créant des représentations des biens. La représentation propre à chacun d'un bien dépend également de celle des autres, comme l'a bien montré R. GIRARD dans son analyse du mimétisme.

Ce qui est premier ce n'est pas le bien matériel, c'est la représentation.

### **La représentation du chantier**

Dans le "modèle du chantier" de C. HOCQUARD<sup>1</sup>, on voit des chefs de chantier essayer de faire coïncider le réel avec la représentation initiale du chantier en terme de budget ou négocier avec leurs supérieurs des aménagements compatibles avec le maintien de la confiance, dont l'auteur met en évidence le rôle structurant. La question jusqu'ici non résolue est de savoir quand ils renoncent à "tenir" leur budget. Les deux principes de relativité absolue et de réalité permettent d'apporter une réponse à cette question. C'est, en effet, le moment où l'on ne parvient plus à construire de représentation crédible d'un avenir satisfaisant du chantier. La crise commence par être une crise de représentation.

### **Le marché, créateur de valeur**

On a vu que la Bourse créait de la valeur. Ce principe se généralise aux marchés de biens matériels. La publication d'un argus, la notoriété de la valeur de certains biens (prix du m<sup>2</sup>, ou valeur de certains tableaux), l'organisation de marchés (salles de ventes) créent la liquidité des biens et par là même en accroissent la valeur.

---

<sup>1</sup> CF Bibliographie

## **L'entrepreneur, créateur de représentation**

O.E. WILLIAMSON (1) explique la création d'organisations, où les échanges internes remplacent les échanges sur le marché, par l'existence de coûts de transaction. Pour J.M. OURY, une explication plus fondamentale est que l'entrepreneur a un rôle essentiel pour créer une représentation en fédérant toutes sortes d'éléments qui n'existent pas encore et faire partager à d'autres cette représentation.

\*

\*   \*

J.M. OURY avait prévu une quatrième partie dans son exposé, revenant sur les théories traditionnelles, mais faute de temps, il y renonce, pour passer la parole à la salle.

## **IV - THEORIE DE LA FINANCE OU DE LA VIE DES AFFAIRES ?**

### **Où est la rupture avec les théories existantes ?**

Un participant se demande si la théorie présentée relève de la finance ou de l'économie. Il pense en tout cas que l'on peut trouver dans les théories financières existantes des points de recoupement nombreux avec la théorie de J.M. OURY. Les théories du signal, des anticipations rationnelles mettent elles aussi l'accent sur les représentations.

De la même façon, l'école institutionnaliste, la théorie de l'agence, le "satisficing" de SIMON seraient des références par rapport auxquelles positionner la notion de sédentarité.

J.M. OURY gagnerait en fait selon lui à se situer dans le prolongement d'autres travaux.

Pour J.M. OURY la véritable rupture qu'il apporte par rapport aux auteurs cités, qui sont effectivement les plus proches de lui, c'est l'abandon total du référentiel des biens. Cet abandon permet finalement de construire une théorie plus simple et plus facilement recoupable avec le réel. La dernière partie de son exposé, non présentée faute de temps, avait précisément pour objet de resituer ses propres travaux par référence à ces théories.

### **Platonicien ou balzacien ?**

Un autre participant est frappé par le fait que, comme les économistes traditionnels, J.M. OURY poursuit un rêve platonicien, guidé par l'idéal de la physique, où l'on cherche à ramener le multiple à l'unique. L'unique, dans la théorie de l'économie sans biens, c'est la monnaie.

Or, cette personne constate que de plus en plus dans la vie des affaires, les agents jouent des personnages plus qu'ils ne surveillent des paramètres. C'est un univers balzacien foisonnant, où l'on trouve peu d'invariants entre les personnages, comme le montre un mémoire d'ingénieur élève sur les grands hommes d'affaires qu'il pilote actuellement.

J.M. OURY répond que la référence à la monnaie lui permet de définir un sous ensemble cohérent qui constitue l'objet de la science économique. Bien sûr, il existe beaucoup d'autres composantes dans la vie des sociétés humaines.

### **Mathématiques ou représentations ?**

Un troisième participant trouve paradoxal que l'on parte de la finance, domaine du chiffre par excellence, pour illustrer le règne du fugitif et du subjectif.

En effet, la finance est l'objet de mathématisations de plus en plus abondantes et sophistiquées, cherchant à objectiver la valeur des flux de monnaies incertains, sur les marchés d'option, par exemple. Ces modèles "platoniciens" conduisent à uniformiser les représentations des agents, créent du consensus, en jouant sur l'aura scientifique de la complexité mathématique.

Pour J.M. OURY ce foisonnement mathématique est au contraire la preuve que l'on se situe ici dans l'univers des représentations.

### **Plus d'interactionnisme ?**

Une autre personne a le sentiment que J.M. OURY nous parle plus de la finance que de la vie des affaires, effectivement de plus en plus "balzacienne". Homme de marketing, il voit la relation des agents aux biens comme le résultat d'interactions infiniment variées entre acteurs, où prédominent les coûts de transaction, en particulier en marketing industriel.

Une quatrième personne trouve que la vision qu'a J.M. OURY des représentations est trop mécaniste. L'interaction avec les autres, la pression sociale du groupe qui vous juge, sont importantes pour déterminer des représentations qui ne sont pas "données". Par exemple, pour un directeur financier à Londres ou à New York, le comportement bien vu socialement face au risque change du tout au tout.

Le troisième participant est gêné par les multiples sens possibles du mot "représentation". Cette dernière peut être individuelle ou collective et l'on glisse facilement d'un sens à l'autre. La rhétorique, ou les mathématiques (cf ci-dessus) permettent d'ajuster, entre elles, les représentations individuelles.

J.M. OURY a centré son exposé sur les représentations individuelles, mais il reconnaît l'importance des représentations partagées. Un bon exemple de ces dernières est le compte courant. A l'autre extrême d'un continuum il y aurait, par exemple, le capital risque dans lequel ne s'engagent que ceux qui y croient.

### **Un monde sans finance ?**

Deux autres participants soulèvent le problème du troc, qui semble revenir en force dans la vie économique, s'affranchissant d'un monde financier trop instable.

Pour J.M. OURY le troc est un cas limite, indésirable car, comme il l'a souligné, c'est le marché qui crée de la valeur et les théories fondées sur l'image du troc ne conduisent, d'après lui, qu'à de dangereuses robinsonades. Il n'a pas voulu l'inclure dans sa théorie, qui se limite volontairement à l'échange contre de la monnaie pour construire, sur ce champ restreint, une base solide susceptible de généralisation.

### **Un monde sans passé ?**

Quelqu'un souligne que le principe de réalité ne joue que si dès le départ les agents ont pris la précaution de consigner, et cela sans ambiguïté, les engagements à tenir, et qu'ensuite ils ne les ont pas oubliés. Cela paraît simple mais cela n'est pas toujours réalisé dans la pratique

de la vie des affaires. L'oubli est fréquent et peut même être organisé. C'est ce qu'elle a été amenée à faire dans une filiale en modifiant le mode de calcul du résultat effectué pour créer un choc psychologique salutaire.

Quelqu'un d'autre relève que J.M. OURY parle du présent et du futur, mais passe sous silence le poids du passé dans l'élaboration de représentations stables, de relations de confiance.

J.M. OURY est d'accord sur l'importance du passé, de ce qu'il transmet ou non. Pour construire une théorie simple, il a dû pré-supposer que les engagements pris n'étaient pas oubliés, et, se centrant sur la décision à un moment donné et ses conséquences futures, il a été ici conduit à peu parler du passé.

### **Rhétorique ou réalité ?**

L'un des participants voit les deux principes dans une optique essentiellement rhétorique. Pour un homme d'affaires, essayant de mener à bien ses projets, il s'agit de le faire partager à d'autres. Pour cela, l'usage des chiffres comme en finance est un moyen très puissant, car il donne aux choses une apparence de réalité, sur laquelle le consensus social est plus facile à créer. Elle a été frappée, par exemple, par le fait que les chefs d'entreprise se décrivent souvent à partir de leur chiffre d'affaires, chiffre incontestable, et non à partir de leurs résultats, trop conventionnels, ou de leur valeur ajoutée, trop abstraite.

Pour un autre la "réalité" elle-même contient du jugement social. Certains ne considèrent pas les chiffres comme plus réels que le reste.

J.M. OURY définit le principe de réalité de manière plus stricte. Il pense par exemple que la manipulation des comptes décrite précédemment, n'est qu'un cas particulier permis par l'appartenance de la société à un grand groupe. Il se place, pour sa théorie, dans le cadre d'une potentialité effective de faillites si les engagements financiers pris ne sont pas respectés.

### **Les deux principes et la linguistique**

L'un d'eux, en écoutant l'exposé de J.M. OURY, avait plus l'impression d'une problématique familière aux sciences sociales que d'une déconstruction totale. En linguistique en particulier, on est parti de ce qui est le plus simple, le signe, en faisant abstraction du sens qui lui est donné. De la même façon le produit financier pur est sans substance autre qu'arbitraire.

J.M. OURY se déclare séduit par l'analogie avec la linguistique, qui peut enrichir sa démarche.

### **Une théorie et un exposé à compléter ?**

J.M. OURY pense que la longueur de la partie de son exposé consacrée à la Finance a pu créer un malentendu sur ses intentions. Pour lui la finance jouait un rôle d'un modèle réduit à étendre ensuite à des problèmes plus généraux, où la prédominance des représentations est moins apparente, la mise en oeuvre du principe de réalité plus délicate.

Par ailleurs, son modèle ne prétend pas expliquer ce qui sort du champ de l'échange avec la monnaie, et rendre compte des rêves qui animent des personnages balzaciens.

Un autre participant note que les participants n'ont pu réfléchir avant la séance sur la base d'un document, initialement prévu. De plus, J.M. OURY n'a pas présenté la dernière partie de sa théorie, faute de temps. Le séminaire Vie des Affaires pourra peut-être revenir de façon plus approfondie sur la discussion de la théorie de J.M. OURY.

## ANNEXE

## BIBLIOGRAPHIE

\*

\* \*

- M. ALLAIS** : Reformulation de la théorie quantitative de la monnaie. (La formulation héréditaire, relativiste et logistiquie de la demande de monnaie).  
Bull. Sedeis, Sept. 1965.
- G. DEBREU** : Théorie de la valeur.  
Dunod, Paris, 1966.
- C. HOCQUARD** : Le modèle du chantier.  
Gérer et comprendre, n° 17, Déc. 1989.
- C. HOCQUARD et J.M. OURY** : Vers une nouvelle économie de l'entreprise.  
Gérer et Comprendre, n° 11, juin 1988 (cf séminaire Vie des Affaires, n° 2, 31/3/89).
- A de JAEGERE et J.P. PONSSARD** : La comptabilité, gènèse de la modélisation en économie d'entreprise.  
Gérer et Comprendre, n° 18, mars 1990.
- H. LEIBENSTEIN** : Allocative Efficiency vs "X-Efficiency".  
American Economic Review, Juin 1966.
- J.G. MARCH** : Bounded rationality, ambiguity and the engeneering of choice.  
Bell Journal of Economics, vol. 9, n°2, 1978.
- J.M. OURY** : Economie Politique de la vigilance.  
Calmann-Levy, 1982.
- J.P. PONSSARD** : Stratégie d'entreprise et économie industrielle.  
Mc Graw-Hill 1988 (cf. exposé au séminaire Vie des Affaires, n° 8, 3/11/89).
- C. RIVELINE** : Cours d'Evaluation des coûts (Ecole des Mines de Paris).  
Le Dur et le Mou. La Jaune et la Rouge, Juin-Juillet 1985.
- O.E. WILLIAMSON** : Markets and hierarchies.  
1975, The Free Press.